

Ein akademischer Sender?

Bedenken gegen eine Anregung von Herrn Jolowicz

von Erich Weil

* *

Texte présenté, établi et traduit par Alain Deligne

I. PRESENTATION

La première page, où se trouve indiquée à la main en haut à droite l'adresse barrée de Weil (Berlin. W. 30, Freisinger Straße 1.), permet de préciser la date de parution sans problème, 1931 étant l'année où il habitait déjà dans la métropole. Par ailleurs, l'apparition à la page 5 du terme de *Werkstudent* (« étudiant salarié ») annonce la conférence portant précisément sur « Der Werkstudent (Die Menschen und ihre Arbeit) »¹, et que Weil fera un an plus tard à Berlin.

Dans cet écrit de circonstances, destiné à la publication, mais non paru, Weil aborde un problème de politique académique. Ces quelques pages constituent ainsi un document précieux, car elles sont pour Weil l'occasion de préciser sa conception sur l'organisation et la fonction de l'enseignement à l'Université. L'évolution rapide en Allemagne de la technique, en particulier de celle des nouveaux médias (radio, film), a ouvert dans les années 20 de nouveaux horizons. La possibilité de leur utilisation dans le cadre universitaire en a tout de suite tenté plus d'un. Un certain Ernst Jolowicz (1882-1958), psychiatre allemand², a ainsi fait des propositions allant dans ce sens, et dont Weil rend compte. Pour Weil, formé par une Université mise en place par Wilhelm von Humboldt et dont les réflexions ne sont pas uniquement occasionnelles, cela ne pouvait que poser problème. Mais peut-être faut-il tenir compte ici du genre de savoir à communiquer et du public qui le reçoit, car c'est sans problématiser l'usage du média radio que Weil avait la même année 1931 pris la parole sur un émetteur berlinois pour parler brièvement de Hegel³ : mais il s'agissait là d'une causerie pour grand public. Alors que, si l'on veut avoir recours à ces nouveaux médias comme outil d'accès à l'enseignement, le problème se pose différemment à l'Université.

On peut considérer que le texte comporte deux parties. La première irait jusqu'à « devant un inconnu » (fin de la page 3) et prend en compte les difficultés soulevées par l'utilisation des nouveaux médias dans un but d'enseignement. La deuxième partie, à partir donc de « Mais

¹ Dr. Erich Weil : « L'étudiant salarié (les hommes et leur travail) », 1932, texte en ligne à l'IEW.

² En tant que juif, Jolowicz est dépossédé de son doctorat le 01/12/39 à la Faculté de médecine de Leipzig. Il s'exile en France en 1933 (comme Weil) et émigrera aux États-Unis en 1941. Ses œuvres posthumes se trouvent au *Leo Baeck Institute* de New York.

³ « Hegel » pour la *Funk-Stunde* (Radio-Berlin), le 23 octobre 1931.

supposons que... » émet de sérieux doutes sur les propositions de Jolowics. Le dernier paragraphe forme la conclusion.

Au début, Jolowics et Weil établissent le même diagnostic : le public étudiant s'est développé ces derniers temps de manière exponentielle. Si doit être donc posée la question de la démographie universitaire, il n'en est pas moins que Weil ne partage pas entièrement les raisons qui en sont données et encore moins la solution apportée au problème des sureffectifs, laquelle reviendrait à mécaniser l'enseignement. Il nous présente quatre arguments. 1) Pour la radio d'abord, une telle « mécanisation » nécessiterait d'innombrables heures, un surcroît d'effectifs enseignants et de nombreux émetteurs. 2) Pour ce qui est de l'enregistrement filmé des cours magistraux, apparaissent d'autres difficultés ayant trait en particulier à la réactualisation constante des contenus. Weil défend là le cours traditionnel où l'étudiant assiste à la naissance de la pensée dans la parole vive du professeur. Dans cet esprit, Humboldt parlait déjà du « libre exposé oral en présence d'auditeurs »⁴. En effet, exposée ainsi, la pensée se ressaisit et progresse. 3) Se pose ensuite le problème du choix et du recrutement des enseignants pour cette nouvelle tâche, ainsi que celui de leur nombre, avec la fatale conséquence que serait portée atteinte à ladite liberté étudiante : les étudiants ne seraient en effet plus libres de se choisir leurs professeurs (et cette limitation serait de taille, car il ne s'agit pas seulement de se décider pour un autre « travail dirigé » à l'intérieur de cette même université, mais aussi de pouvoir changer d'université, comme y encourageait le système allemand). 4) Enfin, Weil n'hésite pas à aborder les modalités pratiques en posant le problème du financement ainsi que de celui de l'administration du matériel.

Après avoir envisagé des problèmes d'organisation, Weil en vise l'esprit : la deuxième partie débute par une fiction rationnelle : et si toutes les difficultés avaient trouvé leur solution ? Qu'en serait-il alors des résultats ? Ils seraient malheureusement négatifs. Weil le montre sur l'exemple de l'utilité des travaux dirigés. Contre Jolowics, il fait ainsi valoir la notion d'expérience partagée : il parle en effet de « communauté de travail », ayant lui-même pu en tirer le plus grand profit au cours de ses études. Peut-être a-t-il aussi en mémoire ce qu'il a vécu également à la Bibliothèque Warburg, mais qui était, somme toute, à nouveau d'inspiration humboldtienne⁵. En fait, il défend le modèle existant qui assure et assume la fonction réflexive du savoir. Un cours n'a pas à ressembler à un jeu – comme on parle aujourd'hui de jeux vidéo ou de quiz – qui puisse être optimisé, modélisé. Or le professeur qui se fait filmer, comme dématérialisé, ne peut plus avoir de prise sur la compréhension en cours de ce qu'il dit. Une autre préoccupation de Weil est de donner la priorité à l'esprit encyclopédique : l'enseignant est en effet tenu de donner à chaque fois un aperçu du domaine étudié. Puis Weil aborde la question du « job », pour parler comme aujourd'hui, l'étudiant devant souvent travailler à côté pour financer ses études, ainsi que le développe la conférence susmentionnée. Or, les horaires d'une Université radiophonique seraient beaucoup trop rigides pour que l'étudiant salarié puisse s'adapter au système. Weil reproche par ailleurs à Jolowics sa fausse conception de la démocratisation de la culture, car il ne s'agit pas de diffuser des connaissances consommables culturellement, mais d'offrir aux étudiants des méthodes et de leur apprendre à voir

⁴ Wilhelm von Humboldt, « Sur l'organisation interne et externe des établissements scientifiques supérieurs à Berlin » (1809-1810), in: *Philosophies de l'Université – L'idéalisme allemand et la question de l'Université*, textes réunis à l'initiative du Collège de philosophie, Paris, Payot, 1979, p. 326.

⁵ Humboldt insistait par exemple sur l'idée d'un regroupement des étudiants autour de leur enseignant (cf. *op. cit.*, p. 322).

et à poser des problèmes. Et toujours sur fond d'un afflux grandissant d'étudiants, Weil aborde également la question de l'entrée dans l'enseignement supérieur. Vu le nombre limité de places, la question du manque d'aptitudes ou de penchant des étudiants pour l'enseignement ne s'en pose alors que plus cruellement. Weil conclut au manque de flexibilité d'une telle Université conçue par Jolowics, qui ne peut que livrer un savoir sclérosé.

Perspectives

« Ce qui peut être diffusé n'est jamais que la formation, la connaissance des résultats, et non pas la science, la connaissance des problèmes et la maîtrise des méthodes ». L'idée contenue dans cette phrase sera développée en des termes parfois presque semblables dans un feuillet de 5 pages dactylographiées de 1963⁶ : « Cependant, ce ne sont pas [...] des professionnels qui puissent former des chercheurs, même pas de bons professionnels, suffisamment au courant de la méthode de la science vivante et cherchant [sic] pour pouvoir se tenir au courant [...] des résultats de la recherche. Il est à craindre que l'étudiant ne reçoive pas toujours cette connaissance des problèmes et des méthodes [...] ». Et dans ce même papier, Weil recommandera à nouveau le travail en groupe et la discussion comme mode d'accès à un savoir non doctrinal.

« L'idée d'éducation dans l'enseignement américain »⁷, « Le rôle des Universités : les humanités et l'enseignement de masse »⁸ seront aussi des articles des années- 60-70 où Weil abordera à nouveau des problèmes concrets comme « les problèmes du nombre », et il y défendra encore une Université de type humaniste. En témoigneront également deux autres articles, « Les études humanistes, leur objet, leurs méthodes et leur sens », ainsi que « L'éducation en tant que problème de notre temps »⁹. En 1930, la culture avait été saisie par une tendance à la diffusion, qui est aujourd'hui une diffusion extrême. À l'heure du *podcasting* audio et vidéo ou encore des MOOC (*massive open online course*), appelés aussi « Formation en ligne ouverte à tous » (FLOT), au succès certes limité, les méthodes proposées par Jolowics, secondées par l'apparition incessante de nouveaux moyens multimédia ultraperformants, pourraient néanmoins apparaître comme en avance sur leur temps. Confronté à une vision purement technico-scientifique d'une mécanisation du savoir – on se contentait à l'époque par exemple de filmer le cours du professeur –, Weil déplorait déjà le manque de mise en perspective. Weil nous offrirait ainsi une ressource d'intelligibilité pour penser les déficits du présent en matière d'éducation.

⁶ Éric Weil, « Notes concernant la réforme de l'Enseignement supérieur » (tapuscrit avec corrections de la main de Weil), p. 2

⁷ Cahiers Eric Weil IV, *Eric Weil, Essais sur la philosophie, la démocratie et l'éducation*, Lille, collection UL 3, 1993, pp. 133-141.

⁸ Cf. *ibid.*, pp. 143-156.

⁹ Tous deux in: Éric Weil, *Philosophie et réalité*, Paris, Beauchesne, 1982, respectivement aux pages 311-326 et 297-310.

II. TEXTE établi par Alain Deligne¹⁰

Ein akademischer Sender?

Bedenken gegen eine Anregung von Herrn Jolowicz.

von Erich Weil

Die Schwierigkeiten, die Ernst Jolowicz dazu veranlasst haben, im November-Heft dieser Zeitschrift, Vorschläge zu einer Änderung des akademischen Unterrichts zu machen, bestehen ohne Frage. Die Hochschulen sind überfüllt, und zugleich fehlt es an Staatsgeldern zur Erweiterung bestehender, zur Errichtung neuer Unterrichtsanstalten. Nur zum Teil aber kann ich Jolowicz kaum darin beipflichten, dass der Andrang zum Studium „ein außerordentlich erfreuliches Zeichen für den Wissensdurst unserer Jugend und den stürmischen Drang nach hoher Berufsbildung“ ist. Ich möchte bezweifeln, dass diese idealen Beweggründe allein die Überfüllung der Universitäten erklären. So fraglos es ist, dass dieser Wissensdurst einen Teil – hoffentlich einen großen – der Studentenschaft treibt, so fraglos ist es auch, dass ein anderer Teil – wahrscheinlich der größere – sich nur dann zu einer akademischen Ausbildung entschließt, weil er glaubt, so bessere Aussichten für sein ökonomisches Fortkommen zu finden. Aber von den Gründen abgesehen – die Tatsachen bestehen. Herr Jolowicz meint nun, man könne alle Schwierigkeiten dadurch lösen, dass man den Unterricht mechanisiert, und zwar denkt er daran, die Vorlesungen entweder auf dem Klangfilm zu fixieren und so vorzuführen oder sie unmittelbar durch Rundfunk zu verbreiten (und zwar über eigene Sender), oder drittens den Klangfilm über diese Sender gehen zu lassen. Ich fürchte, dass dieser Vorschlag einmal rein technisch nicht durchführbar ist, zum anderen, dass er, die Durchführbarkeit angenommen, keine Erleichterung schaffen würde.

Die technischen Probleme sind folgende: an einem Sender kann bekanntlich zurzeit nur eine Person sprechen; als Sendezeit stünden, günstigst gerechnet, vierzehn Stunden zur Verfügung; das hieße, /2 es könnten am Tage, wenn pausenlos von morgens um 7 bis abends um 9 doziert würde achtzehn Kollegs gelesen werden. Man braucht aber nur das Vorlesungsverzeichnis einer größeren Universität aufzuschlagen, um zu sehen, dass selbst hundertfünfzig Kollegstunden am Tage noch nicht den Bedarf decken würden – auch wenn man Doppelbesetzungen der Kollegs, Praktika und Übungen für höhere Semester abzieht. Danach wären statt des einen Hochschulsenders zum

¹⁰ Bien que le texte dactylographié de Weil comporte d'assez nombreuses ratures ou plusieurs ajouts à la main, nous avons renoncé à les signaler, étant donné que ces interventions n'influent pas sur le sens.

mindesten zehn erforderlich, und es ist überaus fraglich, ob Einrichtung, Instandhaltung und Verwaltung dieser Stationen nicht allein schon die Verbilligung hinfällig machen würden.

Was den zweiten Vorschlag angeht, Aufnahme der Vorlesungen auf Film und unmittelbare Vorführung, so sind auch hier die technischen Schwierigkeiten ungeheuer. Zwar könnte man die Lebendigkeit des unmittelbaren Vortrags erhalten. Aber das wäre auch der einzige Vorteil, den dieses Mehrverfahren hätte. Denn eben, wenn man Wert auf die Unmittelbarkeit des Vortrags legt, so veraltet ein Film ungleich viel schneller als ein Lehrbuch. Das Bewegte des Kollegs liegt gerade darin, dass hier nicht scharf errechnete Definitionen gegeben werden – die ja auch nur Sinn haben, wenn man sie mehrfach lesen und in Ruhe bedenken kann – sondern dass die Untersuchung vor dem Hörer fortschreitend sich entwickelt. Der Dozent nimmt sich nicht ängstlich in Acht, er wagt eine Prägung, die er in ein Lehrbuch nicht setzen könnte und nicht setzen möchte. Im Kollegfilm wäre das unmöglich, denn man kann sich auf solche Wagnisse nur unmittelbar vor einem Publikum, dessen Verstehen oder Nichtverstehen, dessen Mitgehen oder Zurückbleiben man zieht, einlassen. Erhielte man diese Art der Lebendigkeit, indem man den Vortrag in der natürlichen Situation des Hörsaales aufnähme, so wären die Folgen höchst bedenklich. Wenigstens müsste ein solcher Film jedes Jahr „neu aufgelegt“ werden, um nicht alle Aktualität zu verlieren. Die Kosten kommen also auch hier ins Ungeheuerliche, wenn **3/** man nicht mit gesprochenen Lehrbüchern sich begnügen will.

Weiter – auch das ist eine technische Frage – wer soll die Kollege halten? Die Hochschulen würden zwar bestehen bleiben, und der Nachwuchs an Dozenten wäre nicht gefährdet. Aber wer soll die geeigneten auswählen? Soll das eine Semester dieser, das andere jener Fachmann die Vorlesung halten? Dann hinge es nicht mehr vom Studenten ab, sich seine Lehrer zu suchen, sondern der bloße Zufall würde bestimmen. Oder sollen in gleichem Halbjahr mehrere Dozenten das gleiche Kolleg lesen. Dann würde die Zahl der Sender und der Film ins Unendliche gehen müssen.

Schließlich, woher sollten die Gelder genommen werden, um an jedem Ort geeignete Räume und die notwendigen Vorführ-Apparaturen zu besorgen, und vor allem Dingen, wie sollten die Leiter der Arbeitsgemeinschaften bezahlt werden? Herr Jolowics wird zugeben, dass eine Vorlesung zwecklos ist, wenn dem Studenten jede Möglichkeit der Rückfrage genommen ist. Man müsste also an jedem größeren Ort Zweiganstalten gründen, an denen alle Fächer durch geeignete MehrKräfte vertreten wären. Dann wäre allerdings nicht mehr einzusehen, warum man diese Lehrer nicht selbst dozieren lassen sollten. Oder sollen die Universitäten Korrespondenzbüros einrichten? Ich fürchte, dass dafür eine nicht geringe Zahl von Fachleuten nötig wäre, und dass außerdem gerade der Anfänger die größten Hemmungen hätte, seine wissenschaftlichen Sorgen vor einem Unbekannten schriftlich niederzulegen.

Aber nehmen wir an, alle diese Schwierigkeiten wären aus dem Wege geräumt. Wäre damit wirklich etwas erreicht? Ich glaube nein. Hier muss ich der Ansicht, die Herr Jolowics von der Bedeutung der Übungen ausspricht, mit allem Nachdruck entgegentreten. Vielleicht gibt es wirklich da oben dort jene traurige Art von Seminaren, in denen eigentlich nichts verhandelt wird. Ich habe in einem langen Studium nie das Unglück gehabt, in eine **4/** solche Veranstaltung zu geraten. Ganz im Gegenteil kann man feststellen, dass, je länger desto mehr, das Schwergewicht des akademischen Unterrichts sich von den Vorlesungen auf die Übungen verlagert. Viel Dozenten haben sogar das Bestreben, das Kolleg selbst in eine Arbeitsgemeinschaft zu verwandeln, indem sie von der Hörschaft Fragen, Zwischenrufe, Einwände erbitten. Denn der Wert des Kollegs liegt eigentlich nur noch darin, dass es einen Überblick über das Ganze eines Gebietes gibt. Aber dieser Überblick bleibt ohne Wert, wenn nicht – und das geschieht gerade in der Übung – die Einzelheiten nachgetragen werden. Das durch ein gefilmtes Frage- und Antwortspiel ersetzen zu wollen, scheint mir ein bedenklicher Einfall. Auch wäre es recht unzweckmäßig, Referate und Ausarbeitungen der Studenten an eine Zentralstelle zur schriftlichen Kritik zu leisten. Denn ein Referat wird deswegen gehalten, damit alle Teilnehmer einer Übung etwas lernen, und die Kritik und Diskussion solcher Vorträge sind die einzige Möglichkeit für den Studenten, sich an der Bewertung fremder Arbeit zu schulen. Das eine wie das andere würde bei der Mechanisierung fortfallen, es sei denn, man gründet – siehe oben! – eine Unzahl von Kleinuniversitäten. Selbst wenn wir von den naturwissenschaftlichen Fächern schweigen wollen, für die der ganze Plan ja nicht gedacht ist – auch der Jurist, der Historiker, der Theologe, der Sprachwissenschaftler, der Psychologe, sie alle können, und zwar vom ersten Semester an, weder die Übung missen, noch die Möglichkeit, sich mit dem Dozenten oder dessen Assistenten persönlich in Verbindung zu setzen. Es ist keineswegs so, dass sich „die erhabene und wohl auch hochmütige große Wissenschaft, die unnahbare, Überlieferungsgeheilteste Alam Mater „gegen die Mechanisierung wehrt, nur weil sie am alten Trott festhält. Nur widerstrebt die Mechanisierung gerade den Tendenzen zur Erneuerung und Vertiefung des Unterrichts, Tendenzen, wie sie **5/** sich, zumal mit der Forderung nach mehr Übungen und mehr Arbeitsgemeinschaften, in der Reform des juristischen Studiums in Preußen ausprägen.

Auch das übrige, was sich Ernst Jolowics von der Technisierung verspricht, scheint mir teils unerreichbar, teils nicht wünschenswert. Er hätte es für einen Vorteil, dass der Student seiner Brotarbeit nachgehen kann, und findet auf der anderen Seite, dass die Werkstudenten die Arbeitslosigkeit vermehren, abgesehen von dem Widerspruch, der hinein liegt. Würde ich ihm das Letzte nicht angeben, weil der junge Mensch, der keine Zuschüsse hat, immer von Arbeit oder von staatlicher Unterstützung leben muss; das erste scheint mir unmöglich, weil der Stundenplan einer Rundfunkuniversität völlig starr wäre und eine Zeitdisposition, wie sie der Werkstudent nötig hat, verhinderte. Jolowics hält Trimester für möglich. Er vergisst dabei, dass die Universitätsferien nicht

zur Erholung, sondern zur Durcharbeitung des aufgenommenen Stoffes bestimmt sind. Er meint, dass die mechanisierte Universität dem demokratischen und sozialen Zuge unserer Zeit entspreche, dabei verwechselt er wohl Bildung und Wissenschaft. Was verbreitet werden kann, ist immer nur Bildung, die Kenntnis der Resultate, nicht Wissenschaft, die Kenntnis der Probleme und die Beherrschung der Methoden. Es ist durchaus wünschenswert, dass jeder gebildet ist, das heißt in diesem Zusammenhang einen Überblick über das ganze Gebiet menschlichen Könnens und Seins, bezogen auf die eigene Persönlichkeit, besitzt, aber es ist weder wünschenswert, noch auch nur möglich, dass jeder Wissenschaftler sei. Das hat nichts mit „egoistischen oder weltanschaulichen Gründen“ zu schaffen oder mit der Meinung, „dass die akademische Bildung Vorrecht einiger bevorzugter Kreise bleiben soll“; er sagt nur, dass nicht jeder zum Wissenschaftler taugt, so wenig jeder zum Maler oder Musiker zu machen ist, und nur, dass ein Überfluss an Juristen, Medizinern und Geisteswissenschaftlern soziologisch und ökonomisch so unerfreulich ist, wie **6/** ein Überfluss an Zigarettenhändlern, Schustern und Tuchfabrikanten. Herr Jolowics stellt das ökonomische Faktum, dass nicht alle studieren können, neben den moralischen Satz, dass die Wissenschaftler aus allen Kreisen des Volkes kommen sollten. Es scheint mir, dass er hier ein Problem sieht, das auf dem Wege der Proletarisierung der Akademiker gelöst werden soll. Ich muss gestehen, dass ich das Problem nicht sehe und die Lösung nicht begreife. Selbstverständlich soll man jeden zur Universität lassen, aber nicht, weil er es gerne möchte, sondern wenn er dazu befähigt ist. Ich würde daher im Gegenteil vorschlagen, dass man die Zahl der Studierenden beschränkt. Der *numerus clausus* ist dazu keineswegs, wie Herr Jolowics annimmt, der einzige Weg, ein einfacherer und mehr versprechender ist die Erhöhung der Anforderungen, die nicht bestimmte Stände, sondern unbegabte und ungeeignete Personen ausschließt.

So glaube ich, dass der Vorschlag des Herrn Jolowics weder durchführbar ist noch, dass man ihm die Durchführbarkeit wünschen wollte. Was auf diesem Wege erreicht werden kann, nämlich eine verzerrte und erstarrte Universität, ist für niemanden gut. Was an Positivem zwar nicht in dem Vorschlag steht, aber aus ihm zu entnehmen ist, nämlich der Gedanke einer Volkshochschule, die nicht Wissenschaftler ausbilden, sondern allgemein belehren will, haben wir längst verwirklicht, vornehmlich bei der Deutschen Welle. Was endlich für die Berufsausbildung und Fortbildung durch den Rundfunk zu erreichen ist, kann in Anknüpfung an vieles schon Bestehende durch die einzelnen Sender, gegebenenfalls unter Leitung einer Zentralstelle, auch bei uns geleistet werden, wie es heute vor allem in Russland, aber auch in Amerika geschieht.

III. TRADUCTION

Un émetteur-radio à l'Université ?

Réserves émises à propos d'une idée de Monsieur Jolowics

par

Erich Weil

Les difficultés qui ont poussé Ernst Jolowics à faire dans le numéro de novembre de cette Revue¹¹ des propositions pour changer l'enseignement à l'Université demeurent sans conteste. Les établissements d'enseignement supérieur sont trop pleins et, en même temps, fait défaut le financement par l'État pour agrandir ceux qui existent déjà ou pour en ériger de nouveaux. Mais c'est seulement en partie que je peux aller dans le sens de Jolowics quand il affirme que la forte affluence de personnes désirant faire des études est « un signe très réjouissant de la soif de savoir de notre jeunesse et qu'elle [= l'affluence, A.D.] représente le désir impétueux d'une formation professionnelle qualifiée ». Je voudrais révoquer en doute l'idée que ces motifs idéaux expliquent à eux seuls le trop-plein des universités. Tout comme il est incontestable que cette soif de savoir anime une partie – espérons une grande partie – des étudiants, il est tout autant incontestable qu'une autre partie – vraisemblablement la majeure partie – ne se décide alors à entreprendre une formation universitaire que parce qu'elle croit y trouver de meilleures perspectives pour sa réussite économique. Mais si l'on fait abstraction des motifs, les faits demeurent. Or Jolowics est d'avis que l'on pourrait résoudre toutes les difficultés en mécanisant l'enseignement; il pense en effet soit fixer sur pellicule sonorisée les cours magistraux et les présenter ainsi, soit les diffuser directement par radio (et ce, sur des émetteurs propres) ou, troisièmement, faire passer le film sonorisé sur ces émetteurs. Je crains que cette proposition ne soit d'une part, d'un point de vue strictement technique, irréalisable, d'autre part qu'elle n'apporte, si l'on admet qu'elle soit réalisable, pas de désengorgement des effectifs.

Les problèmes techniques sont les suivants : comme on le sait actuellement, ne peut parler qu'une seule personne sur un émetteur radio ; comme tranche horaire, on disposerait au mieux de quatorze heures ; ce qui signifie **2/** que pourraient avoir lieu dix-huit cours par jour si l'on émettait sans discontinuer de 7 heures du matin à 9 heures du soir. Mais il suffit de consulter le programme des cours d'une assez grande université pour voir que même cent cinquante heures de cours par jour ne

¹¹ La revue s'intitulait *Jahrbuch für Historische Bildungsforschung*.

suffiraient pas à couvrir les besoins – même si l'on décompte les doubles répartitions des cours, stages et travaux dirigés pour les semestres de fin d'études. Ce n'est donc pas d'un seul émetteur universitaire, mais d'au moins dix dont on aurait besoin, et on peut vraiment se demander si l'installation, le maintien en état de marche et l'administration de ces stations ne rendraient pas déjà à elles seules caduques les réductions de prix.

En ce qui concerne la deuxième proposition, l'enregistrement des cours magistraux sur film et leur présentation directe, les difficultés techniques sont là aussi immenses. On pourrait certes maintenir le caractère vivant de la présentation directe. Mais ce serait aussi l'unique avantage que présenterait ce procédé supplémentaire. En effet, si justement l'on attache de l'importance au caractère immédiat de la présentation, un film vieillit beaucoup plus rapidement qu'un manuel. L'âme du cours gît précisément en ceci que ne nous sont pas offertes ici des propositions nettement définies – qui n'ont de toute manière de sens que si on peut les lire plusieurs fois et y réfléchir en paix –, mais en ceci que la recherche se développe progressivement devant celui qui écoute. L'enseignant ne prend pas anxieusement gare à soi, il ose un style propre qu'il ne pourrait ni ne voudrait pas employer dans un manuel. Dans un cours filmé, ce serait impossible, car on ne peut s'embarquer dans de telles entreprises hasardeuses qu'en présence directe d'un public dont l'on voit s'il comprend ou ne comprend pas, s'il vous suit ou est dépassé. Si l'on obtenait ce genre de caractère vivant en enregistrant l'exposé dans la situation naturelle de l'amphithéâtre, les conséquences seraient très inquiétantes. Un tel film devrait du moins être « remis à jour » chaque année, pour ne pas perdre toute actualité. Les coûts atteignent donc également ici des sommes monstrueuses **3/** si l'on ne veut pas se satisfaire de manuels parlés.

Et ensuite – c'est aussi une question technique – qui fera les cours ? Les établissements d'enseignement supérieurs continueraient certes d'exister et la relève des enseignants ne serait pas menacée. Mais qui choisira les personnes qualifiées ? Sera-ce un semestre ce spécialiste, cet autre semestre un autre qui fera le cours magistral ? Se choisir ses professeurs ne dépendrait alors plus des étudiants, mais ce serait le pur hasard qui en déciderait. Ou bien seront-ce plusieurs enseignants qui feront le même cours durant le même semestre ? Le nombre des émetteurs et des films devrait alors s'élever à l'infini.

Finalement, d'où prendre l'argent pour s'occuper en chaque lieu des salles appropriées et des nécessaires appareils de projection et, avant toutes choses, comment seront payés les administrateurs des communautés de travail ? Monsieur Jolowics admettra qu'un cours magistral est inutile si l'étudiant n'a aucune possibilité de demander des précisions ou de plus amples informations. Il faudrait ainsi créer en chaque site d'importance des succursales où toutes les matières seraient représentées par des spécialistes. Mais on ne pourrait alors plus comprendre

pourquoi on ne devrait pas laisser enseigner eux-mêmes ces enseignants. Ou bien les universités devront-elles installer des agences de presse ? Je crains qu'il ne faille pour cela un nombre non négligeable de spécialistes et que précisément le débutant ait en outre les plus grands embarras pour consigner par écrit ses préoccupations scientifiques devant un inconnu.

Mais supposons que toutes ces difficultés soient levées, arriverait-on vraiment par là à quelque chose ? Je pense que non. Je dois m'opposer avec une grande fermeté ici aux vues que Monsieur Jolowics exprime à propos de la signification des travaux dirigés. Peut-être existe-t-il vraiment çà et là cette triste espèce de séminaires où l'on ne débat à vrai dire de rien. Durant mes longues études, je n'ai pour ma part jamais eu la malchance **4/** de tomber sur de tels cours. Tout au contraire, on peut constater que plus on poursuit ses études, plus l'accent se déplace des cours magistraux aux travaux dirigés. Nombre d'enseignants s'efforcent même de transformer le cours lui-même en une communauté de travail en priant l'auditoire de poser des questions, de se laisser interrompre ou de faire des objections. En effet, la valeur de tels cours ne consiste plus à vrai dire qu'à donner une vue d'ensemble du domaine étudié. Mais un tel aperçu reste dénué de valeur si – et c'est précisément ce qui arrive dans les travaux dirigés – des compléments détaillés ne peuvent pas être apportés. Et vouloir remplacer tout cela par un jeu filmé de questions et de réponses me semble être une idée inquiétante. Il serait également très inopportun de soumettre, pour une critique écrite, les exposés et les comptes rendu analytiques des étudiants à un service central. Car on fait un exposé pour que tous les participants d'un travail dirigé apprennent quelque chose, et la critique ainsi que la discussion de ces exposés sont la seule possibilité pour l'étudiant de se former à l'évaluation d'autres travaux. L'un comme l'autre disparaîtraient avec cette mécanisation, à moins que l'on ne fonde – voir *supra* – une multitude de petites universités. Et même si nous ne voulons pas parler des disciplines scientifiques pour lesquelles tout ce plan n'est d'ailleurs pas prévu – le juriste, l'historien, le théologien, le linguiste, le psychologue, tous tant qu'ils sont ne peuvent, et ce à partir du premier semestre, se passer ni des travaux dirigés ni de la possibilité de se mettre personnellement en relation avec l'enseignant ou son assistant. En fait, ce n'est pas du tout comme se l'imagine Jolowics, que « la grande science, sublime et sans doute également arrogante, l'*Alma Mater* inaccessible et garante sacrée de la tradition » se défende contre la mécanisation seulement parce qu'elle reste attachée à la routine. Mais c'est que la mécanisation s'oppose justement aux tendances de renouvellement et d'approfondissement des cours, tendances **5/** qui se manifestent, surtout avec l'exigence de plus de travaux dirigés et de communautés de travail, dans la réforme des études de droit en Prusse.

Et tout le reste qu'Ernst Jolowics attend également de la technisation me semble en partie inatteignable, en partie non souhaitable. Il considère comme un avantage que l'étudiant puisse

chercher un gagne-pain et il trouve, de l'autre côté, abstraction faite d'une contradiction inhérente, que les étudiants salariés font monter le taux de chômage. Je ne lui concéderais pas ce dernier point parce que le jeune homme qui ne reçoit pas d'aides doit toujours vivre d'un travail ou d'un soutien de l'État ; quant au premier point, il me semble impossible parce que les horaires d'une Université radiophonique seraient complètement rigides et empêcheraient l'étudiant salarié de disposer de son temps comme il serait nécessaire. Jolowics pense une trimestrialisation possible. Il oublie toutefois que les vacances inter-semestrielles¹² ne sont pas là pour se reposer, mais pour approfondir la matière reçue. Il pense que l'université mécanisée correspond aux traits démocratiques et sociaux de notre époque. Ce faisant, il confond assurément formation et science. Ce qui peut être diffusé n'est jamais que la formation, la connaissance des résultats, et non pas la science, la connaissance des problèmes et la maîtrise des méthodes. Il est tout à fait souhaitable que toute personne reçoive une formation, c'est-à-dire que, dans ce contexte, elle possède une vue d'ensemble sur le vaste domaine de l'être et du pouvoir humains, en rapport avec sa propre personnalité. Il n'est toutefois ni souhaitable ni encore moins possible que chacun soit un savant. Cela n'a rien à voir avec des « raisons égoïstes ou idéologiques » ou avec l'opinion voulant que « la formation académique doive rester le privilège de quelques cercles privilégiés » ; cela signifie seulement que tout le monde n'est pas fait pour être un savant, tout aussi peu que chacun doit devenir peintre ou musicien, et aussi seulement qu'une pléthore de juristes, médecins et spécialistes en sciences humaines est, d'un point de vue sociologique et économique, tout aussi peu réjouissant 6/ qu'une surabondance de cigarettiers, cordonniers et fabricants de tissus. Le fait économique voulant que tous ne peuvent pas faire des études, Monsieur Jolowics le place à côté du principe moral selon lequel les scientifiques devraient venir de toutes les franges de la population. Il me semble qu'il voit là un problème qui doit être résolu par la voie de la prolétarisation des universitaires. Il me faut avouer que je ne vois pas le problème et que je ne comprends pas la solution. Naturellement, on doit permettre à toute personne d'entrer à l'Université, mais non pas parce que celle-ci le voudrait, mais si seulement elle est qualifiée. C'est pourquoi je proposerais au contraire qu'on limite le nombre des étudiants. Le *numerus clausus* n'est en aucun cas, comme Monsieur Jolowics le suppose, la seule voie ; une autre voie plus simple et plus prometteuse est d'élever les exigences, élévation qui n'exclut pas certaines couches, mais les personnes non douées et incompetentes.

Je crois que la proposition de Monsieur Jolowics n'est ni réalisable ni qu'on doive lui en souhaiter la réalisation. Ce qui peut être atteint par cette voie, à savoir une Université défigurée et figée, n'est

¹² Le système universitaire était et est encore structuré ainsi : un semestre d'hiver (de la mi-octobre à la mi-février) suivi d'un semestre d'été (de la mi-avril à la mi-juillet) avec respectivement deux mois et trois mois d'intervalle entre les deux semestres.

bon pour personne. Pour ce qui est des choses positives, qui ne se trouvent certes pas dans la proposition, mais qu'on peut en déduire, à savoir l'idée d'une Université populaire qui ne veut pas former des scientifiques, mais veut délivrer un enseignement général, nous les avons en fait réalisées depuis longtemps, en particulier à la *Deutsche Welle*.¹³ Enfin, ce qui au moyen de la radio doit être atteint pour la formation et le perfectionnement professionnels, peut aussi être réalisé chez nous grâce aux différents émetteurs, en liaison avec beaucoup de choses déjà connues, le cas échéant sous l'administration d'un service central, comme c'est le cas aujourd'hui avant tout en Russie, mais également en Amérique.

Propriété de l'Institut Eric Weil – Université de Lille

¹³ La *Deutsche Welle GmbH* est un émetteur radio qui a été créé en août 1924 par Ernst Ludwig Voss à Berlin, qui a émis régulièrement à partir de janvier 1926 et qui existe encore.